



SORTIR DU SANS-ABRISME

ON S'HABITUE À TOUT MÊME À L'INACCEPTABLE



Au point de ne plus voir qu'un ado passe ses nuits en rue, qu'un enfant vit sous tente, qu'une famille dort dans une voiture. Refusons de laisser l'indifférence s'installer.

NE PAS S'HABITUER. NE PAS ABANDONNER.

Éditrice responsable : Ariane Dierickx, rue de l'Église Saint-Gilles 73, 1060 Bruxelles

GRAPHISME ET MISE EN PAGE :

Noémie Broder - ©Red Orb Créations

ÉLÉMENTS VISUELS ET COUVERTURE :

Oyo Branding

PHOTOS :

Arnaud Ghys, Émilienne Tempels, Bojana Tatarska

COMITÉ DE RÉDACTION :

Gaëtan Delmar, Ariane Dierickx,
Martin Grimberghs, Jérémie Mercier

IMPRESSION :

The Mailing Factory

Avec le soutien de :



REFUSER L'INACCEPTABLE

Une famille qui s'installe pour plusieurs semaines dans une chambre prêtée. Un jeune qui alterne canapés, squats et hébergements d'urgence. Une femme qui reste chez quelqu'un faute d'alternative sûre. Ces situations font rarement la une. Elles relèvent pourtant, elles aussi, du sans-abrisme.

La rue n'en est que la forme la plus visible. En Wallonie, plus d'une personne sans abri ou sans chez-soi sur quatre est un enfant. Derrière ce chiffre se cachent des parcours marqués par le manque de logements abordables, les violences et la précarité des revenus.

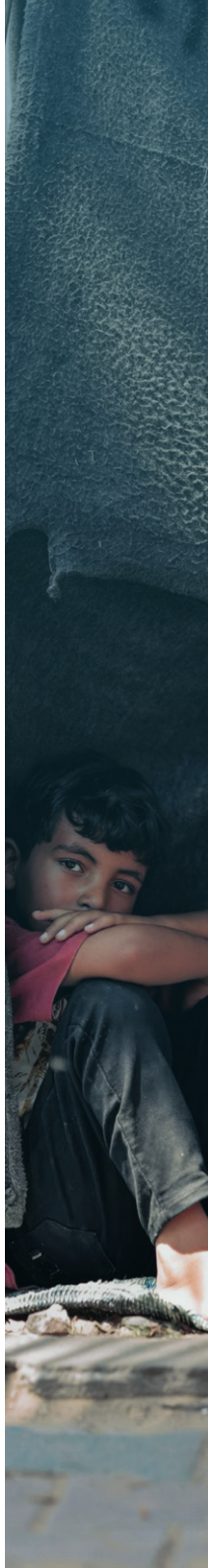
L'enjeu n'est donc pas seulement de mieux voir, mais de comprendre ce que nos réponses produisent. L'urgence reste indispensable, mais elle ne peut devenir un mode de gestion permanent.

Accueillir, héberger et protéger doit aussi permettre de retrouver des droits, un logement et une capacité d'agir.

Ce dossier explore cette tension sous plusieurs angles. Albert Moukheiber analyse les mécanismes qui rendent certaines réalités moins visibles.

Jean-Luc Joiret, directeur de la maison d'accueil de L'Ilot pour femmes et enfants à Bruxelles, revient sur la distance nécessaire pour accompagner sans décider à la place de l'autre. Nous présentons enfin les transformations engagées : pair-aidance, expertise du vécu, alliances entre personnes accompagnées et professionnel·les, évolution des maisons d'accueil et soutien aux équipes.

Comprendre, écouter et transformer : trois manières de refuser que la précarité devienne une réalité que l'on se contente de gérer.



S'habituer à l'inacceptable

Au début, cela nous choque.

Un enfant qui dort dans une voiture. Une femme qui nous dit passer d'un canapé à l'autre avec ses enfants pour échapper aux coups de son conjoint. Un homme qui vit sous une tente dans un parc. Une famille entière installée sur un vieux matelas posé au sol sur le chemin vers le boulot. Nous les croisons une deuxième fois, puis une troisième. Nous passons devant. Au début nous détournons les yeux. Peu à peu, nous nous habituons et finissons par ne plus les voir.

Rien de tout cela n'est normal.

Pourtant, l'inconfortable vérité est bien là : le problème n'est pas seulement que des personnes vivent des situations indignes. Le problème, c'est que notre société commence à les considérer comme faisant partie du paysage.

Nous nous habituons à l'inacceptable.

Albert Moukheiber, scientifique, docteur en neuros-



ciences et psychologue clinicien, le rappelle dans ce numéro : notre cerveau s'adapte aux normes qui l'entourent. Lorsqu'une génération grandit en voyant des personnes dormir en rue, cette réalité peut cesser d'apparaître comme une anomalie. **Elle devient familière, puis invisible.** Et lorsque l'indignation se répète sans produire de changement, elle peut engendrer de l'impuissance : à quoi bon s'émouvoir si rien ne change ?

C'est cette résignation que nous devons combattre.

Les travailleurs et travailleuses sociales de L'Ilot le savent mieux que quiconque : ils et elles nous rappellent souvent que l'empathie ne consiste ni à se mettre à la place de l'autre, ni à vouloir le sauver. Elle suppose d'écouter, de comprendre sans juger et de créer un lien de confiance, sans s'approprier la souffrance rencontrée. La distance professionnelle n'est pas de la froideur : elle permet de durer et d'accompagner sans décider à la place de l'autre.

Les témoignages disent aussi que ce qui était rare à la fin des années 1990 est aujourd'hui devenu courant : le sans-abrisme ne se limite plus

« Le problème n'est pas seulement que des personnes vivent des situations indignes. Le problème, c'est que notre société commence à les considérer comme faisant partie du paysage. »

aux grandes villes, la crise du logement et la précarisation touchent tout le territoire, l'empathie demeure, tout comme la colère... Mais chacun, chacune, apprend aussi à se protéger. Et ce qui devrait rester inacceptable finit par être accepté.

Nous ne pouvons pas faire dépendre la dignité humaine de notre seule capacité à ressentir. L'empathie est fragile, sélective et parfois épuisable. Une société juste doit organiser la solidarité même lorsque l'émotion s'atténue ou que les personnes concernées disparaissent de notre espace mental.

Le sans-abrisme n'est pas une catastrophe naturelle. La pauvreté résulte aussi de choix politiques, économiques et sociaux : manque de logements abordables, revenus du travail insuffisants et incertains, violences faites aux femmes et aux enfants, affaiblissement des protections collectives, etc. **Une société qui fabrique de la pauvreté peut décider de ne plus la fabriquer !**

À L'Ilot, nous refusons que l'indigne devienne ordinaire. Nous continuerons à accueillir, accompagner et reloger, mais aussi à rendre visibles les réalités que l'on ne veut plus voir et à réclamer des réponses structurelles.

À l'heure où les discours dominants semblent au niveau politique vouloir valoriser le fait de diminuer l'action et les services publics, nous prenons conscience à L'Ilot que notre action sera dans les années à venir encore plus déterminante et nécessaire.

Parce qu'une société solidaire ne se mesure pas seulement à sa capacité à s'émouvoir. Elle se mesure à ce qu'elle décide de faire lorsque l'émotion ne suffit plus.

Ariane Dierickx
Directrice générale de L'Ilot

LA VOIX DU TERRAIN

« L'empathie, c'est la compréhension, ce n'est pas l'appropriation »

Jean-Luc Joiret travaille dans le secteur social depuis près de trente ans. Après avoir participé à l'ouverture du centre de jour de L'Ilot en 1997, il dirige aujourd'hui une maison d'accueil pour femmes et enfants de L'Ilot à Bruxelles. Il a vu la grande précarité s'étendre et des situations autrefois exceptionnelles devenir quotidiennes : comment continuer à accompagner sans s'effondrer ni s'habituer à l'acceptable ?

Comment préserver son humanité sans s'habituer à la détresse ?

Jean-Luc Joiret : L'expérience aide à trouver la juste posture. Dans notre métier, une prise de distance est indispensable.

Pour moi, l'empathie passe par l'écoute et la confiance. Il ne s'agit ni de se mettre à la place de la personne, ni de vouloir la sauver, mais de l'accompagner à partir de ses choix, de ses besoins et de ses ressources. Sans cette distance, il est difficile de durer.

Et toi, comment as-tu vécu tes débuts ?

Jean-Luc Joiret : En 1997, à la sortie de mes études, je me suis retrouvé responsable lors de l'ouverture du centre de jour. Nous voulions aider, mais nous avons vite compris que vouloir absolument sauver quelqu'un pouvait nous conduire à penser et agir à sa place.

Je pense à un jeune homme qui fréquentait régulièrement le centre et repartait souvent en ambulance à cause de problèmes de consommation. J'avais le sentiment que nous ne pouvions pas faire assez. Deux ans plus tard, il s'est suicidé. Cette histoire m'a profondément marqué et confronté aux limites de notre intervention : nous devons tout mettre en œuvre pour accompagner, sans croire que nous pouvons maîtriser la trajectoire d'une personne.

La volonté de sauver est-elle l'un des principaux pièges du métier ?

Jean-Luc Joiret : Oui. L'empathie, c'est comprendre, pas s'approprier. Agir à la place de quelqu'un peut créer une relation déséquilibrée et réduire la personne à ses difficultés. Notre travail consiste au contraire à la reconnaître comme actrice de sa propre vie.

Ce qui te choquait à tes débuts te choque-t-il encore ?

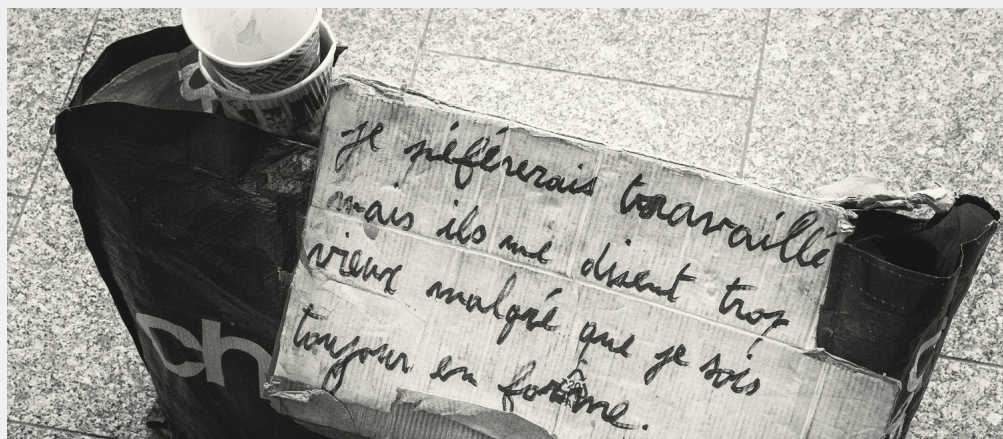
Jean-Luc Joiret : Oui, sinon je ne ferais plus ce métier. L'empathie et la colère sont toujours là. Mais on apprend aussi à se protéger.

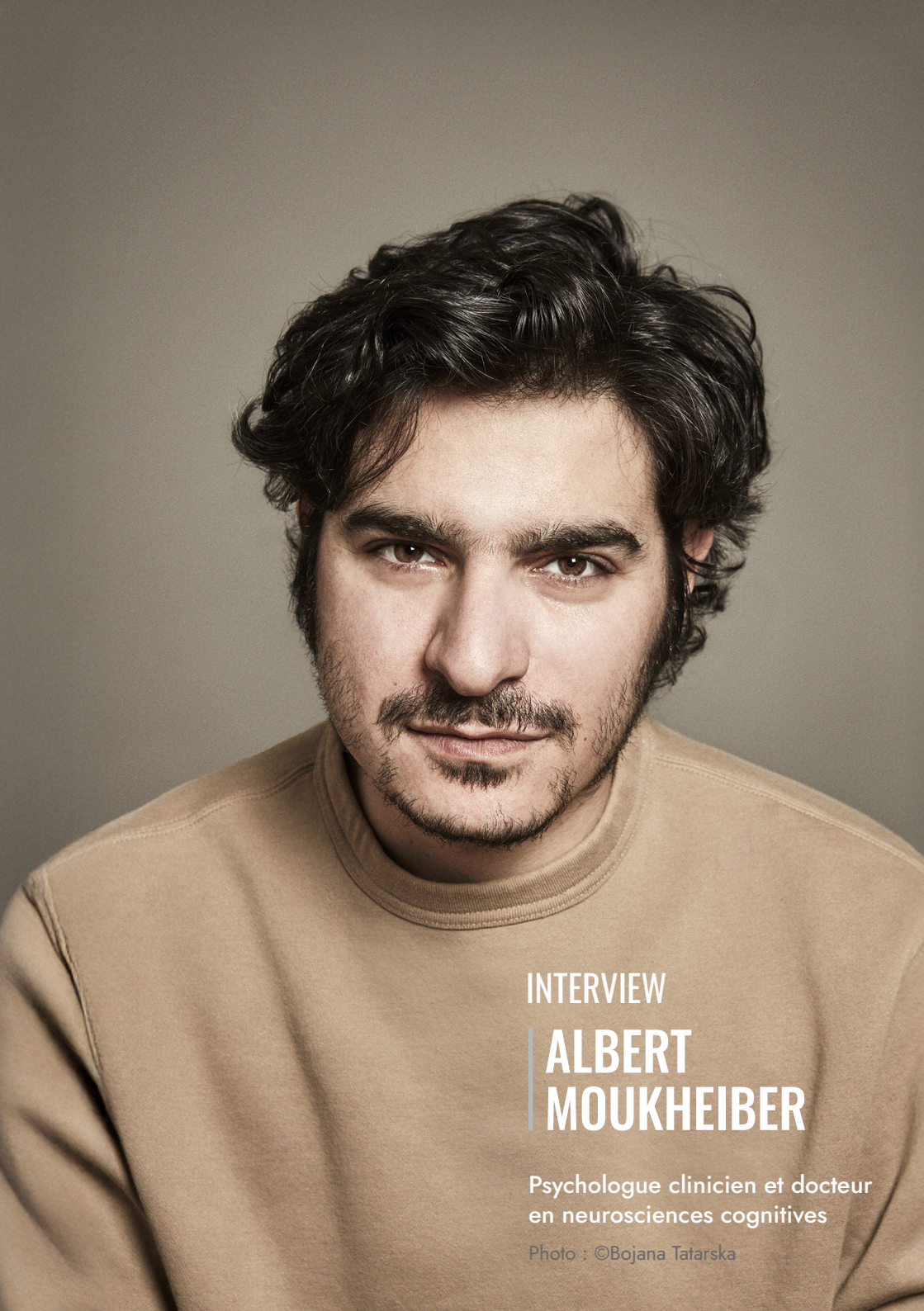
Ce qui a surtout changé, c'est l'ampleur du phénomène. À la fin des années 1990, le sans-abrisme semblait surtout concentré dans les grandes villes. Aujourd'hui, il est visible partout, sur fond de crise du logement et de précarisation.

Voir des personnes vivre dans la rue est progressivement devenu une réalité ordinaire.

”

C'est là que réside le danger : nous continuons à être en colère, mais nous intégrons malgré nous ces situations dans notre paysage quotidien. Et ce qui devrait rester inacceptable finit par être accepté.





INTERVIEW

**ALBERT
MOUKHEIBER**

Psychologue clinicien et docteur
en neurosciences cognitives

Photo : ©Bojana Tatarska

« La responsabilité collective que nous avons, c'est de savoir comment faire vivre la solidarité et l'entraide, même en l'absence d'empathie. »

Au moment de cet entretien, Albert Moukheiber est en route vers la maison d'arrêt de Valence, où il va animer des débats avec des personnes détenues. Scientifique, docteur en neurosciences cognitives et psychologue clinicien, il travaille notamment sur les biais cognitifs et la formation des opinions.

Sensible aux questions de justice sociale, il répond ici à nos interrogations sur l'empathie, le détachement et notre capacité collective à rester solidaires dans une société où l'urgence d'agir semble parfois céder la place à l'indifférence.

En 2026, peut-on parler d'une montée de l'indifférence ?

ALBERT MOUKHEIBER : C'est difficile à affirmer simplement. Il faut d'abord se méfier du biais de nostalgie, qui nous pousse à penser qu'avant, c'était forcément mieux. La situation se dégrade sur certains aspects, mais il faut toujours préciser l'échelle de temps observée.

Il y a ensuite l'habituation.

”

Notre cerveau est un organe comparatif : il s'adapte aux normes qui l'entourent.

Une génération qui grandit en voyant des personnes dormir en rue peut finir par intégrer cette réalité comme faisant partie du paysage. Ce qui était choquant devient familier, puis moins visible.

Il existe aussi un troisième mécanisme : lorsque l'indignation répétée ne produit aucun changement, on peut tomber dans ce que l'on appelle l'impuissance acquise. On se dit : « C'est inacceptable, mais puisque rien ne change, à quoi bon agir ? »

Le risque est-il alors que l'indifférence remplace l'empathie ?

ALBERT MOUKHEIBER : Oui, c'est possible, mais ce n'est pas automatique.

Si je m'habitue à une situation, je peux simplement ne plus la remarquer. Ce n'est même pas nécessairement de l'indifférence : c'est de l'invisibilité.

D'où l'importance de continuer à remettre ces réalités dans notre espace mental et à rendre visibles les situations d'urgence.

Qu'est-ce qu'une société perd lorsqu'elle trouve normal que des personnes dorment dehors ?

ALBERT MOUKHEIBER : Elle perd une partie de sa capacité de solidarité et d'entraide. Il faut aussi rappeler que l'empathie est très sélective. Nous ne réagissons pas de la même manière selon les personnes ou les groupes auxquels nous nous identifions.

Certaines souffrances nous touchent

davantage que d'autres. C'est pour cela que l'empathie ne peut pas, à elle seule, servir de boussole morale.

L'empathie ne devrait donc pas être notre seul guide ?

ALBERT MOUKHEIBER : Non. Elle doit être un facteur parmi d'autres. Ma boussole morale devrait justement me permettre d'être solidaire de personnes envers lesquelles je ne ressens pas spontanément d'empathie.

La responsabilité collective consiste à faire vivre la solidarité et l'entraide même en l'absence d'émotion. Nous ne pouvons pas attendre que tout le monde éprouve de l'empathie avant d'agir. L'empathie peut favoriser l'altruisme, mais elle ne devrait pas en être la condition.

Lorsque la souffrance des autres ne nous touche plus, nous éloignons-nous aussi de nous-mêmes ?

ALBERT MOUKHEIBER : Pas nécessairement. Des personnes peuvent être extrêmement dures avec certains groupes et conserver une forte empathie pour elles-mêmes, leur famille ou leur clan. Elles peuvent même utiliser cette empathie pour justifier leurs actes : « Je protège les miens. » Le fait d'éprouver de l'empathie ne garantit donc pas une morale universelle.

On parle de burn-out empathique dans le travail social. De quoi s'agit-il ?

ALBERT MOUKHEIBER : On parle souvent d'empathie, mais il s'agit plutôt de contagion émotionnelle. Cela arrive lorsque je ne parviens plus à maintenir une frontière entre la souffrance de l'autre et la mienne. Je suis envahi.

L'empathie consiste à imaginer l'état émotionnel de quelqu'un tout en sachant qu'il ne m'appartient pas. Lorsque cette frontière disparaît, la souffrance peut saturer l'espace mental et conduire au burn-out. Les équipes sociales sont particulièrement exposées à cette combinaison : trop de souffrance, trop de contagion émotionnelle et trop d'impuissance.

Le risque serait-il alors de devenir des êtres sans émotion ?

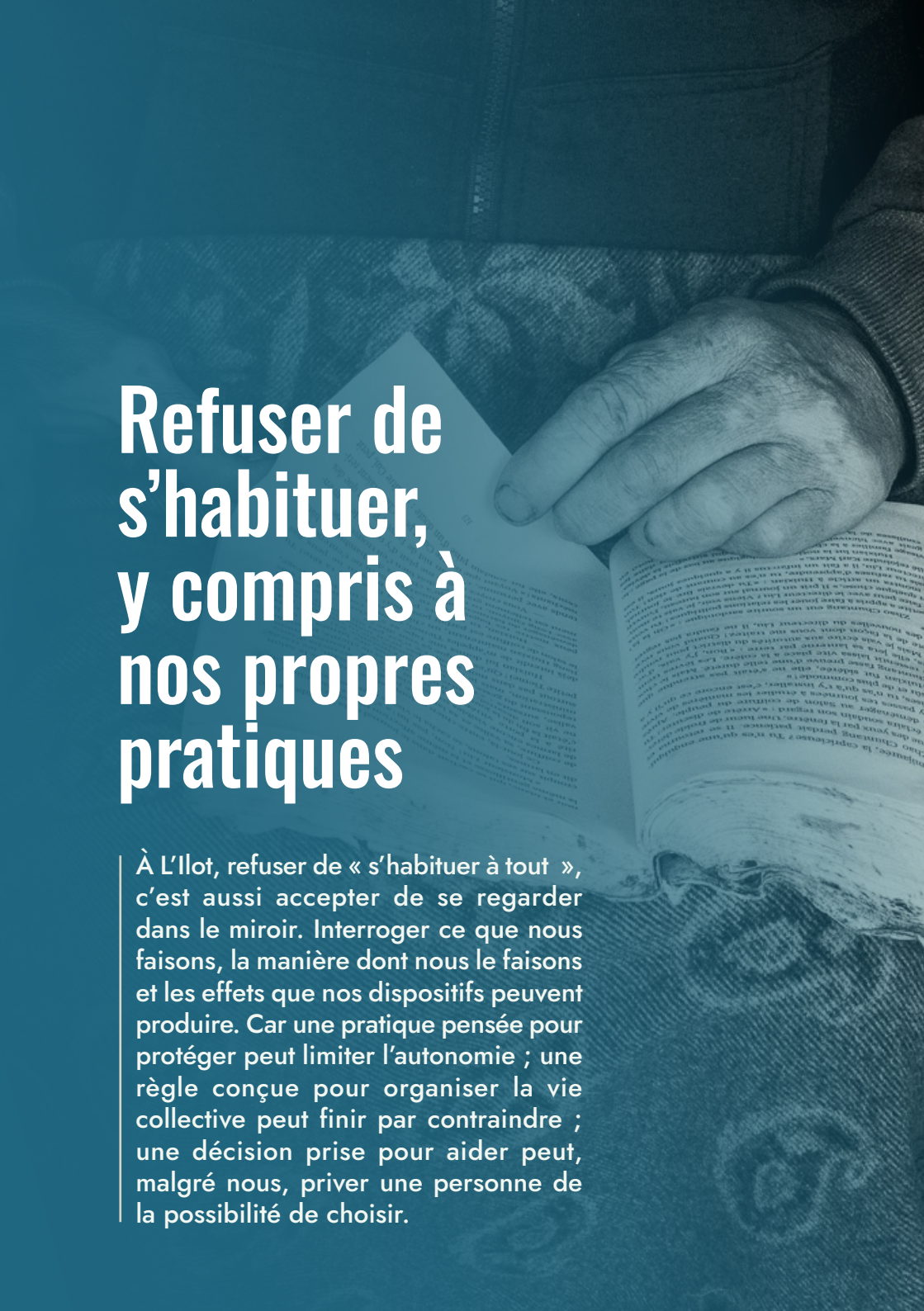
ALBERT MOUKHEIBER : Non. Le risque est plutôt de rationaliser la souffrance tout en continuant à penser que nous sommes de bonnes personnes. Nous pouvons glisser vers davantage d'individualisme sans perdre nos émotions.

Or nous sommes des êtres sociaux. Les sociétés solidaires sont au fondement des sociétés démocratiques. Le danger est donc moins de devenir insensibles que de perdre progressivement ce modèle collectif.



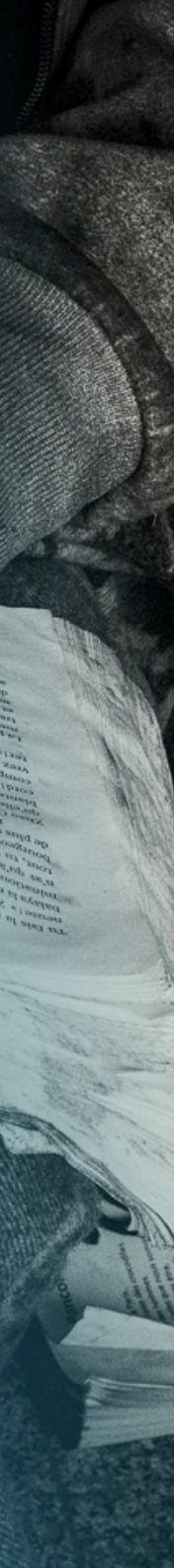
L'histoire montre que des sociétés ont pu éprouver beaucoup d'empathie à l'intérieur de leur propre groupe tout en excluant ou en déshumanisant ceux qui étaient considérés comme extérieurs.

C'est précisément pour cela qu'il faut défendre un modèle de société dans lequel la solidarité ne dépend ni de la proximité, ni de l'émotion, ni de l'appartenance à un groupe.

A photograph of a person's hands holding an open book. The image is overlaid with a semi-transparent blue layer. On the left side of the blue layer, the title 'Refuser de s'habituer, y compris à nos propres pratiques' is written in large white letters. On the right side, there is a vertical line followed by a paragraph of text in white. The background image shows the texture of the book's pages and the person's hands.

Refuser de s'habituer, y compris à nos propres pratiques

À L'Ilot, refuser de « s'habituer à tout », c'est aussi accepter de se regarder dans le miroir. Interroger ce que nous faisons, la manière dont nous le faisons et les effets que nos dispositifs peuvent produire. Car une pratique pensée pour protéger peut limiter l'autonomie ; une règle conçue pour organiser la vie collective peut finir par contraindre ; une décision prise pour aider peut, malgré nous, priver une personne de la possibilité de choisir.



Revisiter les pratiques sociales à L'Ilot ne consiste ni à effacer l'expérience acquise ni à imposer une méthode. Il s'agit de partir des situations vécues pour comprendre ce qui aide les personnes à reprendre prise sur leur vie et ce qui freine leur émancipation.

La qualité de l'accompagnement ne peut être pensée que par les équipes de terrain. Les personnes qui fréquentent nos services possèdent en effet une **expertise essentielle** : celle de leur parcours et de la manière dont les dispositifs sont vécus. Leur parole doit contribuer au diagnostic, à la conception et à l'évaluation des pratiques. Ce croisement des regards révèle les écarts entre l'intention professionnelle et l'expérience réelle. Il ouvre aussi la voie à la **pair-aidance** : l'expérience de la rue, de la précarité ou des violences peut devenir une ressource pour d'autres, comme pour les équipes.

L'enjeu n'est plus seulement de « donner la parole », mais de **construire une alliance entre savoirs professionnels et savoirs vécus**, afin de

construire avec les personnes plutôt que pour elles. Pour les équipes aussi, le changement se nourrit de situations concrètes, d'échanges et d'ajustements.

La revisite du travail social se traduit notamment dans l'**évolution des maisons d'accueil** : plus d'espaces individuels, moins de vie collective imposée, et un accompagnement qui soutient sans contrôler ni créer de dépendance. Revisiter nos pratiques, c'est aussi mieux regarder ce que produit effectivement le travail de terrain. Les chiffres restent indispensables, mais ils ne mesurent pas tout : le lien, la confiance, l'espoir, l'accès aux droits ou le sentiment de sécurité comptent aussi.

Cette exigence suppose de **prendre soin des équipes**. Prévenir l'épuisement, offrir du temps de réflexion et de supervision et améliorer les conditions de travail participent à la qualité de l'accompagnement et réduisent la violence institutionnelle.

Ne pas s'habituer à l'inacceptable, c'est **continuer à questionner nos pratiques pour que l'aide ne se contente pas de gérer la précarité, mais contribue réellement à en sortir.**

FAIRE DE L'EXPERTISE DU VÉCU UN MOTEUR DE TRANSFORMATION

Le Centre d'étude « Femmes, Précarité et Travail social », nouvellement créé par L'Ilôt, veut rendre visible la réalité des femmes sans chez-soi, souvent marquée par le mal-logement, les violences, la dépendance économique ou les traumatismes. Porté par notre association, il a pour ambition de croiser savoirs vécus, professionnels et académiques à travers recherche-action, formation, plaidoyer et mise en réseau.

L'expertise du vécu y devient une connaissance essentielle pour repérer les angles morts des institutions et améliorer l'accompagnement en se concentrant sur quatre enjeux : violences masculines et patriarcales, santé mentale, traumatisme, parentalité et effets des violences sur les enfants.



Sans-abrisme en Wallonie : des publics plus divers qu'on ne l'imagine

Le sans-abrisme ne se limite pas à la rue. En Wallonie, il concerne aussi des enfants, des femmes, des familles, des jeunes adultes et des personnes vivant hors des grandes villes.

CHIFFRES-CLÉS

- **18 812** personnes concernées en Wallonie
- **5 031** enfants, soit **26,7 %** du total
- **7 %** seulement sont visibles dans l'espace public
- **38,2 %** dorment chez des proches
- **1 personne sur 3** est une **femme**

FOCUS ENFANTS

Parmi les enfants concernés :

- **44,7 %** vivent en hébergement d'urgence ou temporaire
- **28,9 %** chez des proches
- **8,6 %** dans un logement menacé d'expulsion immédiate

FOCUS TERRITOIRES

Le phénomène n'est pas uniquement urbain :

- **24,2 %** des adultes vivent dans des communes de moins de 15 000 habitants
- **28,7 %** dans des communes de 15 000 à 50 000 habitants
- **1 personne sur 3** dormant dans l'espace public vit dans une commune de moins de 50 000 habitants

Le sans-abrisme prend des formes multiples. Pour y répondre, les politiques publiques doivent tenir compte de la diversité des publics concernés.

SOURCES :

Service public de Wallonie, Nouveau recensement du sans-abrisme : un chiffre stable, mais une proportion importante d'enfants | CIRTES – UCLouvain | LUCAS – KU Leuven | Observatoire wallon du sans-abrisme.



SORTIR DU SANS-ABRISME

Refuser de s'habituer, C'EST AUSSI AGIR

Des enfants sans logement stable. Des femmes contraintes de fuir les violences. Des familles hébergées de canapé en canapé. Des personnes qui dorment dehors, dans une voiture ou dans un lieu précaire.

Ces réalités ne peuvent pas devenir normales.

À L'ilot, chaque jour, nos équipes accueillent, accompagnent et soutiennent des personnes sans chez-soi pour les aider à retrouver des droits, de la sécurité, de l'autonomie et, surtout, un logement durable.

Mais nous agissons aussi pour transformer les pratiques et défendre des réponses structurelles face à une précarité qui touche des publics toujours plus nombreux et diversifiés.

Votre don nous donne les moyens d'agir. Il permet de maintenir des lieux d'accueil, de renforcer l'accompagnement social et de développer des solutions qui respectent les choix et la dignité de chacun et chacune.

Face à l'inacceptable, ne détournons pas le regard.

BE33 0017 2892 2946

0472/17.39.83

dons@ilot.be

Rue de l'Église Saint-Gilles 73,
1060 Bruxelles

www.ilot.be

Tout don de minimum 40 € / année civile
vous fait bénéficier d'une réduction fiscale
de 30 % du montant total de votre don.

**CHAQUE
DON
COMPTE.
AGISSEZ
MAINTENANT.**